La mort annoncée des Gueules noires

Une ruelle pentue, mal éclairée par un néon tremblotant au gré des rafales de vent, des chiens faméliques qui s'acharnent sur une poubelle éventrée. Au loin, les fumées orange de la fonderie et les terrils géants qui disparaissent dans les nuages. Il est quatre heures trente du matin, Llallagua la ville de Siglo XX, le plus grand centre minier de Bolivie, s'éveille sans faire de bruit. Au coin de la ruelle, une masure en *adobe* fait office de cantine. La maîtresse des lieux est déjà devant son chaudron de soupe, mais il est trop tôt pour toquer aux volets sans prendre une volée de jurons. Elle est comme ça la veuve Mamani, trente ans à jongler avec la dynamite lui ont forgé le caractère. Elle pisse debout sans mouiller ses jupes et jure pire que certains hommes. Qu'après la disparition de son mari dans l'effondrement d'une galerie, elle ait choisi de vivre seule ne regarde qu'elle, la Sainte Vierge et, à l'occasion, Filemon, le leader du syndicat.

Trois mineurs adossés à la façade attendent en soufflant dans leurs mains pour se réchauffer. À cent mètres en contrebas apparaît le faisceau d'une lampe

frontale, puis d'une seconde, suivent dix bouts incandescents de cigarettes. Ce sont les camarades de la nuit qui rentrent au bercail en traînant des pieds. Les chiens abandonnent le terrain, ils savent d'instinct que les humains épuisés n'ont pas de pitié pour les bêtes.

À l'intérieur de la gargote, la veuve Mamani brasse pommes de terre et gras de cochon. Sa fille Juana n'a pas eu le temps de refaire le lit, elle tire le rideau de drap épais pour cacher leur recoin d'intimité avant que ne débarquent les hommes avec leur sans-gêne et leurs mains crasseuses. D'un geste machinal, la mère Mamani arrache une à une les pages du calendrier correspondant aux jours des semaines qu'elle n'a pas vu passer. S'arrête sur la dernière et se marre.

– Juanita, tu savais que le 16 octobre 87, était une journée dédiée à ceux qui ont faim dans le monde ?

–Pourquoi que je saurais ça ?

– Il doit bien y avoir un buffet quelque part et des invités...

– Tu veux dire avec le maire, le député, ton ami le curé Gringo ?

Mamani crache sur le sol de terre battue, se signe trois fois, jette du bois dans le poêle, puis du papier imbibé d'alcool, souffle sur les premières braises, évite le retour de flamme et crie haut et fort.

– Entrez, *mis hijos.* Que Dieu vous bénisse...

La Mamani est pardonnée d'avoir tardé à ouvrir, alors que cette nuit de pleine lune il fait un froid du diable sur tout l'altiplano bolivien. Les jeunes se bousculent devant le chaudron de soupe qui sent bon les herbes, un balèze rêve à voix haute d'un lit chauf-

fé par une bonne paire de fesses et les plus vieux s'affalent sur les chaises. La jeune Juana remplit les verres d'aguardiente en souhaitant à chacun le bonjour. L'alcool à 70°, coupé avec de l'eau, détend les muscles et libère les esprits. Le dernier mineur assis n'est pas servi que les jeunes tapent des pieds pour exiger du rab. La patronne promet une seconde tournée, mais exige le silence en retour.

– Le camarade Filemon m'a réveillée en pleine nuit pour me dire que la Centrale Ouvrière avait décrété la grève générale contre la privatisation des mines annoncée par le gouvernement. Il devrait arriver d'une minute à l'autre pour nous en dire plus.

Juana remplit les verres, un adolescent au casque trop grand pour lui prône l'occupation immédiate de la mine, son voisin applaudit, les esprits s'échauffent, personne n'entend le grincement des gonds de la porte, ni le dénommé Filemon, qui entre sur la pointe des pieds.

– Et moi, *amor de mi vida*, tu m'as oublié ? Où est mon assiette ?

– Ne fais pas le jaloux, sourit la Mamani qui sort aussitôt du placard une assiette enveloppée dans un vieux journal. C'est tout ce qui reste d'hier : un œuf dur, un piment rouge, du fromage et du pain.

Le dirigeant mange sans mâcher, manque s'étrangler, puis se tape sur le ventre, heureux de retrouver Siglo XX après un mois d'absence. Juana lui sert un café noyé dans l'aguardiente. Il le boit cul sec.

– Camarades, le Fonds Monétaire International a tellement fait pression que le gouvernement a accepté de vendre la plupart des mines pour rembourser la

dette du pays. Si on ne tord pas le bras de la main qui signe, on est mort avant le nouvel an.

Mamani monte sur un tabouret en bois, sa fille la tient par la hanche.

– Il y a dix ans, la camarade Aurora a entamé une grève de la faim pour virer Banzer, le dictateur. Elle a commencé seule, enceinte jusqu'au cou. Dix jours après, nous étions mille femmes à ses côtés, face aux chars de l'armée.

– Et ce sont eux qui ont reculé, lance un vieux. Alors, si les banquiers nous cherchent, ils vont nous trouver. En quarante ans, les mineurs n'ont jamais mis un genou à terre.

– Enfin, jamais longtemps, ajoute un autre ancien.

Filemon choisit de laisser parler en attendant de trouver les mots justes pour préserver le moral des équipes, sans entretenir l'illusion des lendemains qui chantent. Les temps ont tellement changé depuis l'époque héroïque d'Aurora. Les cours de l'étain se sont effondrés, la compagnie minière nationale se retrouve au bord de la faillite et l'État n'a pas un centavo pour renflouer ses caisses.

– Va rester quoi de Siglo XX, ose un mineur qui a senti le malaise de son dirigeant ?

– Le leader syndical allume une cigarette, tabac brun sans filtre, jette le paquet froissé en l'air, pour les camarades qui auraient envie de crapoter. Puis il monte sur une table, comme il se doit lorsque l'heure est grave.

– *Quand le mal a toutes les audaces, le bien doit avoir tous les courages*.

Filemon adore abuser des citations. Il les adapte, les interprète, en invente souvent aussi.– Ne me de-

mandez pas qui a dit ça, je n'en n'ai pas idée. Ce que je sais, par contre, c'est qu'on va monter à La Paz, histoire de secouer nos ministres amnésiques. On va leur rappeler que La Bolivie n'est rien sans ses Gueules noires.

Filemon demande à Juana de lui servir une rasade d'aguardiente pour faire passer la tension, invite les camarades de la nuit à aller se reposer, ceux du jour à débrayer. Le syndicat s'occupe de réquisitionner les bus de la compagnie minière et de mobiliser une dizaine de camions privés... Rendez-vous est donné dans trois heures, Place du Mineur, face à la mairie de Llallagua.

– Moi, je file à la radio Pio XII battre le rappel des femmes, lance la Mamani.

La cantine se vide, la jeune Juana reste seule avec la vaisselle. Les chats sortent de leurs cachettes pour lécher les gamelles...

Mamani dévale l'artère centrale du quartier ouvrier le plus ancien de Llallagua. Des dizaines de marchandes ambulantes terminent d'installer leurs étals de boissons chaudes. Thé, café moulu, soupe fumante de *Llajua*, tomates, oignons hachés et piments violents. Rien de plus efficace pour se donner la force d'affronter les difficultés du jour. Les dernières étoiles s'éteignent, les premiers rayons du soleil embrasent les sommets enneigés alentour. Mamani poursuit son chemin en longeant le stade de foot désert, passe devant le cinéma de la Compagnie minière, s'arrête un instant pour discuter avec le jeune Pablo Quispe, de garde devant le commissariat. Personne n'est exempté de manifestation. Si la mine

meurt, Llallagua disparait. Même un flic peut comprendre. Surtout s'il est marié avec une institutrice. Plus d'étain, plus d'école...

Le curé venu du grand nord québécois

Une antenne géante, un long bâtiment en briques de terre crue, des fenêtres grillagées, un portrait naïf de Pio XII, le pape qui a prêché *l'option préférentielle pour les pauvres*. À l'intérieur du local de la radio, un couloir mal éclairé, des bancs alignés, des femmes qui bavardent en tricotant, emmitouflées dans leurs ponchos. Au-dessus d'elles, un crucifix et une vieille affiche des Beatles.

Mamani donne l'accolade à chacune des femmes sans lâcher un mot. Si la cantinière historique de Llallagua fait traîner les salutations, c'est que l'heure est grave.

– Pour sûr, elle l'est, confirme Mamani. On est à la veille de perdre tout ce que nous avons arraché de haute lutte depuis trente ans, les logements, l'alimentation et l'école gratuite.

Une tricoteuse lève les bras au ciel, implore la Sainte-Vierge.

– C'est pas le moment de pleurer, dit Mamani. Vos hommes montent à la capitale, il faut que nous soyons nombreuses à leurs côtés. Passez la consigne dans les quartiers, au marché, partout.

– Je fais quoi de mes mômes, interroge une adolescente pleine d'énergie. J'en ai deux, le dernier a quinze jours.

– Reste à Siglo XX et organise des rondes de nuit avec des voisines. Les voleurs adorent les femmes seules… sauf quand elles manient la fronde.

La jeune mère a grandi dans un hameau de berger et n'a jamais raté un chien errant à trente mètres. Sa main ne faillira pas. Elle promet.

Au fond du couloir, on entend les voix de jeunes gens qui discutent musique. Le voyant est au rouge, la tenancière sait qu'il ne faut pas entrer, elle frappe, n'attend pas de se faire envoyer sur les roses. Un géant blond, la soixantaine musclée, peste dans le micro, sans le couper.

– *Mamacita*, faut que je t'aime pour ne pas te botter le cul. J'espère que tu as une bonne raison pour interrompre l'émission, assieds-toi devant le micro et explique-nous. Siglo XX est à l'écoute…

– Désolé Padre et merci de me donner la parole. Amis et camarades auditeurs, sachez que le gouvernement a décidé de vendre les mines du pays. À les entendre, dans un mois, nous sommes tous à la rue. Le syndicat de Siglo XX a décidé de marcher sur La Paz pour exprimer notre colère.

– Le Christ a toujours été du côté des pauvres, déclare le prêtre au micro. Radio Pio XII marchera à vos côtés…

D'un geste de la main, il donne le signal de la pause musicale. C'est au tour de *Sympathy for the Devil,* des Rolling Stones. Le morceau laisse au père le temps de

présenter à Mamani la jeune soeur Louise débarquée du Québec l'avant-veille.

– C'est une oblat comme moi, solide comme une bûcheronne. Prenez-la avec vous, elle couvrira la manifestation pour la radio.

– C'est dangereux, elle est si jeune…

– Suivre la voie du Christ, c'est s'exposer à la colère des puissants, souligne la soeur. Je file faire mon baluchon.

– Je vous aime d'amour, Padre, s'exclame Mamani. Pourtant Dieu sait qu'on vous a mené la vie dure au début.

– Tu parles de quoi, rétorque le prêtre en fronçant exagérément les sourcils ? De tes amis qui jetaient de la dynamite dans le patio du presbytère, ou des messes interrompues par la fanfare du syndicat ?

– Vos prédécesseurs avaient toujours été du côté des militaires…

– Nous étions envoyés pour défendre le monde libre contre le péril communiste, explique le Père. Enfin ici, on dit trotskiste, j'ai appris la différence avec Filemon. Le jour où j'ai vu les soldats tirer sur la foule, j'ai compris que nous étions dans l'erreur. Quatre-vingt-sept mineurs sur le carreau, ça t'ouvre les yeux.

– À la mine, on naît les yeux ouverts, répond Mamani en regardant l'horloge accrochée au mur. Et là, ce que je vois m'indique qu'il est grand temps que je vous abandonne. Filemon m'attend.

– Pourquoi, toi aussi, tu montes à La Paz ?

– Fallait pas me rappeler le massacre de la Saint-Jean, j'y ai perdu mon frère cadet. Et puis, maintenant, je dois veiller sur la petite Louise.

Au milieu de la place centrale de Llallagua, une statue géante rend hommage à la nationalisation des mines en 1952. Tout autour, les Gueules noires, casquées et bottées, vestes de cuirs et besaces pleines de dynamite. Face au bâtiment de la *Alcaldia*, la mairie, ils sont plusieurs milliers et les femmes, guère moins nombreuses, forment des groupes compacts et colorés. Les haut-parleurs du syndicat crachouillent des chants populaires, entrecoupés de consignes d'organisation. Tout le monde reconnaît la voix de Filemon qui annonce le départ des premiers bus et invite les camarades à prendre place dans les camions qui suivent.

Difficile pour la mère Mamani de ne pas repérer la jeune oblat qui dépasse d'une tête la marée de casques. Brune à la peau très blanche, le cheveu court, une grosse écharpe de laine autour du cou, elle balade la petite perche de son micro à hauteur des visages. Mamani se fraie un passage au milieu de la foule, l'embrasse sur le menton, le front est trop haut, et lui met une énergique main aux fesses pour l'aider à monter dans le camion le plus proche. Un regard en direction de Filemon, un geste familier de la main pour lui signifier qu'elle est du voyage et Mamani se hisse entre la jeune Québécoise et un grand-père qui somnole déjà. Le camion se met en branle, tout doucement en raison du poids de charge.

– Sur la route, ça va être pire, prévient Mamani. Les reins en prennent un coup à cause des nids de poule.

– On en a pour combien de temps ? demande Louise sur un ton détaché.

– Si tout va bien, deux jours. Lorsqu'on aura atteint l'asphalte, vous pourrez dormir. Avant, priez très fort pour qu'aucun camion ne verse dans le ravin...

– On réchappe rarement de ce genre de plongeon, dit le grand-père. À mi-chemin, il y a une crevasse qui fait plus de cinq cents mètres... T'imagines, Mamani ?

– Pas bien, non. Pas envie, surtout. Vas-y rendors-toi, *abuelito*.

Le camion ralentit devant le stade et klaxonne son soutien indéfectible aux élèves en uniformes qui s'entraînent avant de rejoindre leurs classes. Certains lèvent haut les poings pour exprimer leur solidarité avec les parents. Sur les gradins, des supporters font brailler clairons et trompettes. Le vacarme enfle, semble gagner la ville toute entière. Même les rares soldats en faction devant la caserne à la sortie de Llallagua brandissent des drapeaux.

Le père est resté seul à Pio XII pour veiller sur la radio, le presbytère et le quartier. Son métier n'a jamais été de faire le coup de poing, mais aujourd'hui il a hésité à enfiler parka et rangers pour accompagner ses fidèles. Cette montée sur La Paz sent le baroud d'honneur. Les Gueules noires sont condamnées à disparaître comme l'ont été bien avant eux les derniers des Mohicans. Cette intuition que la roue de l'Histoire broie inexorablement les gens dignes et libres, lui bouffe les tripes. Alors, il boit. Le troisième verre de whisky fait remonter les vers puissants d'Arthur Rimbaud. *Je ne parlerai pas, je ne penserai rien : Mais l'amour infini me montera dans l'âme, Et j'irai loin,*

bien loin, comme un bohémien, Par la Nature, – heureux comme avec une femme.

La première fois que Filemon les lui a récités, son esprit d'oblat, un rien obtus et bourré de préjugés, n'a vu que l'incongruité de la situation. Ce mineur au parler rugueux et à la peau basanée connaissait un poète français dont lui, le Québécois qui avait traîné à l'université, n'avait jamais entendu parler. Ce jour-là, Santiago s'était lié d'amitié avec le leader trotskiste. Saint-Augustin n'avait-il pas dit *aime et fais ce que tu veux*.

Le père attrape la bouteille de whisky et en boit une longue gorgée au goulot. Quitte à être seul, autant se saouler. Il allume un petit cigare et tire dessus par bouffées successives. D'après Filemon, encore lui, la *boucane* aurait le pouvoir d'anesthésier la peur de la mort. Donc, le père fume comme une cheminée. Du tabac noir qui pique la langue…

La miraculée

Dehors, Llallagua est déjà plongée dans l'obscurité. Le vent s'engouffre dans les rues désertes, les femmes barricadées chez elles veillent, attentives au moindre bruit insolite. Le prêtre a fermé les yeux et dormi quelques minutes. Les cloches du soir tremblent plus qu'elles ne sonnent. Il se réveille tranquillement, décide de sortir pour se dégourdir les jambes. Chez lui, dans les forêts du Québec, il serait allé fendre quelques souches de bois pour s'agiter le sang et se chauffer la couenne.

Une rafale, pleine de sable, lui gifle le visage, il regrette de ne pas avoir enfilé son poncho et s'apprête à rentrer quand il croit discerner une ombre sous le porche de la maison qui fait face au presbytère. Il cligne des yeux, la silhouette bouge sous les effets des rayons de lune. La flamme d'un briquet éclaire un visage, puis s'éteint. Le fantôme s'amuse à rallumer la flamme en même temps qu'il avance vers le prêtre.

– Bonsoir, mon Père… Désolée de vous avoir effrayé.

– *Tabarnak*, je vous avais oubliée ! Faut dire que j'ai eu une journée chargée en *hostie*.

– Ne vous excusez pas, c'est plutôt à moi de vous remercier de m'avoir laissé dormir. J'en avais tellement besoin.

– On aurait dit que vous aviez passé des journées *à cogner sur des clous*, comme disait ma sainte mère. Vous ne pouviez pas aller au bout d'une phrase sans piquer du nez.

– Et je racontais quoi ?

– Du charabia décousu, mais ne restons pas là, nous allons attraper le mal de la mort. Vous en sortez tout juste, c'est pas la peine d'y retourner.

Une fois dans le studio, le Père propose au choix, un café chaud, un whisky glace. Le fantôme accepte les deux.

– Ne me dites pas que vous avez déjà oublié ce que j'ai dit ?

– Pour sûr que j'ai pas oublié…Ça commençait avec une rivière noire qui vous entraînait dans les brumes de l'oubli, deux secondes plus tard, vous étiez prisonnière d'un nuage écarlate. Vos rêves étaient remplis de vieillards tristes et vous sanglotiez en leur demandant pardon. La femme qui m'aide au presbytère vous a déshabillée, couchée et bordée.

– J'entends encore sa voix, si douce. Avant, c'est le trou noir.

– Vous avez eu une chance inouïe d'arriver jusqu'à moi, dit le prêtre avant de se présenter. Je suis Père Santiago, originaire du Québec, mais je vis en Bolivie depuis si longtemps que j'en perds mon français. Le vôtre, par contre, est parfait. Vous avez quitté la Bretagne depuis longtemps ?

– Je n'ai pas idée d'où je viens, ni de comment je suis arrivée ici. Je crois m'appeler Olinda, mais je n'en suis pas certaine.

– Vous pardonnerez ma curiosité, j'ai jeté un coup d'œil à votre passeport. Si l'on se fie à ce qui est écrit, vous êtes née à Brest, de nationalité française et vos parents vous ont choisi Martine comme prénom.

– Rien ne me revient. Ni Martine, ni Brest, ni mes parents. C'est comme si je vivais dans un rêve…

– Laissez à votre cerveau le temps de revenir à lui. En oubliant, il vous protège de l'effroi que vous avez subi. Vous n'étiez pas belle à voir…

– Vous avez raison, j'ai besoin de manger et de dormir…

– Tu peux rester le temps qu'il te faudra, ma fille. La maison de Dieu est ouverte. Ce soir, on va aller dans une cantine du quartier, c'est tout près…

– Mon Père, je n'ai pas un peso en poche…

Le padre éclate de rire en la prenant par les épaules.

– Ça te va si on garde Olinda comme prénom ?

– Et vous pouvez continuer à me tutoyer comme vous venez de le faire.

– Donc, *guapa* Olinda, la plupart des gens de ce pays t'auraient tuée pour le centième de la fortune que tu trimbalais sur toi. La chance a voulu que tu tombes sur des étrangers honnêtes.

– Je peux donc nous inviter et vous remercier.

– Non, c'est moi, insiste Santiago.

– *Bistec a lo macho*, avec œuf, riz, piment, ça te va ?

– Je pourrais manger un taureau, cornes comprises, répond la dénommée Olinda en montrant les crocs comme une louve prête à mordre.

Le duo marche en silence, une femme entrouvre sa porte pour vérifier que le prêtre n'a pas de souci. Il la rassure sans s'arrêter et se concentre sur les embûches du chemin.

– Je ne voudrais pas me péter le col du fémur, c'est plus de mon âge, *tabarnak*.

Il enchaîne les sacres habituels des Québécois. Il donne du *criss*, du *ciboire*, du *calice*, du *maudit*, et pour finir lâche un *Los hijos de la puta de Jerusalem,* très, très blasphématoire. Sa colère retombe à l'instant où apparaît la lanterne de la cantine. Il reste vingt mètres à parcourir et autant de chiens difformes à repousser. Le vent ramène soudain les bruits de la mine vers les hauteurs. On entend le crissement métallique des wagonnets sur les rails, des sirènes, des rumeurs de voix humaines, des ronflements de moteurs…

– C'est la ventilation de la fonderie, sans elle ce serait l'enfer. Et nous, on est arrivés à la porte du Paradis. Une chance, j'avais pas la force d'aller plus loin.

Ici vaut mieux qu'en face, indique un écriteau en bois au-dessus de la porte de la cantine. Autrefois, le baraquement donnait sur le cimetière réservé aux indigents.

– Je bois une pinte de bière fraîche et je te raconte comment tu as débarqué chez moi au lieu de te faire bouffer par les piranhas. Ça te va ?

Olinda remercie tout en essayant de cacher le malaise qui la gagne. Les propos du padre, sa voix rauque surtout, lui évoquent un passé qu'elle ne parvient pas à faire émerger. Des bribes de souvenirs confus affleurent et s'échappent avant même qu'elle ait pu tenter de les saisir…

À l'intérieur de la cantine, on pourrait se croire dans un sauna. Mélange des fumées de cigarettes et du poêle à charbon. Certains clients ne tiennent déjà plus debout et s'accrochent au comptoir.

– Ce n'est pas un internat catholique pour jeunes filles, s'excuse le Québécois, mais la cuisinière est une magicienne et l'ambiance, disons, chaleureuse.

Le prêtre confesse une certaine tolérance à l'égard de ses brebis égarées, il sermonne gentiment les entraîneuses et embrasse la tenancière. La cinquantaine dépassée, Aymara, c'est son petit nom, trimballe ses deux quintaux de muscles et de graisse avec la légèreté d'une danseuse classique. Elle élève seule douze enfants, a perdu deux maris, des *garimperos* tués par la police avant d'avoir trouvé la moindre pépite. Très courtisée, elle a refusé de se marier une troisième fois pour ne pas augmenter la couvée. Plus aucun mineur n'ose tenter sa chance depuis qu'elle a tailladé la poitrine d'un colosse aux mains baladeuses. La rumeur veut que ses enfants l'aient retenue au moment où elle allait *les lui couper pour donner à bouffer au chat*.

– Mon Père, le ciel est avec vous, sourit Aymara. Ce matin, on m'a livré la meilleure viande de Rurrenabaque.

– Superbe, *mujer*. Sers-nous deux plats comme pour quatre. Et quatre bières pour deux !

Le prêtre n'a pas le temps de sortir son paquet de cigarettes qu'une des filles du comptoir aligne les deux premières pintes sur la table. Olinda en attrape une, la boit d'un seul trait, s'essuie la bouche d'un revers de manche et fait signe à la serveuse qu'elle est prête pour affronter la deuxième.

– C'est étrange, le nom de Rurrenabaque me dit quelque chose, murmure Olinda.

– Tu as pu entendre tes sauveurs l'évoquer, c'est dans un hôtel de ce bled paumé qu'ils ont veillé sur toi pendant plusieurs jours. La Grande Faucheuse officiait et toi tu hurlais de douleur. Comme Rurrenabaque est un carrefour de contrebande, ils n'ont eu aucune difficulté à se procurer de la morphine.

– Si vous commenciez par le début, mon Père ?

– Des sœurs oblates, qui travaillent avec les tribus d'Amazonie, t'ont amenée dans leur camionnette, tremblante de fièvre. Pourquoi chez moi ? Parce que je suis, disons, leur référent religieux…

– Je me souviens vaguement d'elles, d'une en particulier qui me tenait dans ses bras en me chuchotant des mots bizarres à l'oreille.

– Ça, c'est plutôt les soldates qui t'ont découverte, en train de te vider de ton sang, sur les berges d'un affluent du fleuve Tuichi.

– Des femmes soldats, ça existe en Bolivie ?

– Non, il s'agit de réservistes de l'armée israélienne en vacances.

– C'est un peu compliqué à comprendre, avoue le Québécois qui promet de faire court et clair.

À la veille de la Deuxième Guerre mondiale, dix mille juifs d'Europe ont trouvé refuge en Bolivie grâce à Moritz Hochschild, un des barons de l'étain, lui-même juif allemand d'origine. Ce sauvetage reste méconnu, sauf en Israël où il a statut de légende. D'où l'attrait qu'exerce la Bolivie sur la jeunesse de Tel Aviv. Les soldats qui ont sauvé Olinda sortaient

tout juste des combats au sud Liban, ils étaient en Amazonie pour décompresser.

– Tu étais inconsciente, coincée entre des rochers lorsqu'ils t'ont trouvée. Tu serais morte en raison du sang perdu, si deux femmes du groupe, des médecins, n'avaient été hyper réactives.

– Je suis restée longtemps avec elles ?

– Une dizaine de jours, le temps que les femmes soignent tes blessures les plus profondes. Le reste du groupe consacrant ses journées à fumer des herbes folles, ils ont décidé de rejoindre la Colombie par la forêt. Tu devenais un fardeau, impossible à traîner. Les femmes t'ont alors déposée à la mission catholique de Rurrenabaque, l'une d'elles a laissé ses coordonnées à Tel Aviv, accrochées à ton pactole.

– À vous écouter, je suis sauvée des eaux, comme Moïse.

– Un cadeau de Dieu. Je te reçois comme tel !

La cuisinière apporte en vrac les entrecôtes qui débordent des assiettes, le piment mariné dans le citron, un plat de *kaniwa* et de la salade verte pour faire passer le tout. Olinda attaque sa viande à pleines dents, sans attendre un éventuel bénédicité et avale un piment trop gros, trop fort, une vraie boule de feu qui monte et descend dans l'œsophage. Ses tympans bourdonnent, sa vue se trouble, elle a soudain très chaud et se cramponne au bras du prêtre pour ne pas tomber de sa chaise. Un éclair, le noir, puis le silence. Elle part sans que rien ne puisse la retenir. Une voix douce et virile lui glisse à l'oreille.

– Respire, ma fille d'amour. C'est juste un malaise vagal, le vague à l'âme.

– Oui Père, murmure Olinda qui transpire à grosses gouttes. Ça va passer, je ne me laisse pas entraîner.

Olinda voudrait retenir l'écho si rassurant de cette voix qui a disparu à jamais, emportée par une lame gigantesque dans les profondeurs de l'océan. Elle sanglote. Combien de fois, son père lui a-t-il raconté qu'un marin breton n'apprenait pas à nager pour couler à pic en cas de naufrage ? Et combien de fois, enfant, a-t-elle rêvé de lui, son héros, en train de sombrer dans le néant ?

Le brouhaha de la cantine, Olinda peut à nouveau bouger les lèvres. Elle sourit.

– Le français, c'est avec mon père que j'ai appris à le parler. Nous vivions à Lima, une petite maison avec des murs jaunes et des rosiers à l'entrée. J'ai encore en moi l'odeur du jasmin qui nous séparait de la rue. Nous faisions exprès de ne jamais parler espagnol, le français était notre jardin secret. J'adorais... Et puis, mon père s'est noyé quelque part au large du Chili. Je n'avais pas dix ans, j'ai haï le Pacifique.

– Et ta mère ?

– D'elle, c'est curieux rien ne m'est revenu.

– Au séminaire, un professeur de psychologie nous expliquait que l'amnésie était un système de défense pour surmonter des chocs traumatiques puissants.

– Je ne me souviens pas d'avoir eu envie d'oublier ma mère, s'efforce de plaisanter Olinda.

Aymara a observé la scène de loin, elle rapporte la bouteille de Singani.

– Vous avez besoin qu'on vous remonte le rose aux joues, ma petite dame...

– Je vais surtout voler une cigarette au padre. Alcool et tabac, ça m'a toujours remise sur pied.

– Normal pour une fille de marin...

– Erwan du Finistère, c'est comme ça que l'homme venu nous annoncer sa disparition a appelé mon père. Je me revois l'écouter, tétanisée, j'étais seule.

Une jeune femme entre dans le bar avec un enfant sur les bras et deux qui se cachent dans les replis de sa jupe en laine. Leur apparition est tellement inattendue qu'elle impose le silence.

– Y a un problème, Teresita, lui demande le padre en se dirigeant vers elle ?

– Ici, non, Dieu merci. C'est à La Paz que ça ne va pas...

– Comment tu sais ça ?

– J'écoute la radio, même quand Pio XII n'émet pas, avoue la jeune femme. Je me sens moins seule. Ils ont annoncé l'arrestation de Filemon et d'une vingtaine de mineurs. Les soldats ont tiré. J'ai peur pour mon mari, il est si jeune.

– Rentrons au presbytère, soupire le padre. Je voudrais aller aux nouvelles. Il embrasse Aymara de loin, lui fait signe qu'il est pressé.

– Garde-nous un joli morceau de steak pour demain, notre jeune amie péruvienne a besoin de sang pour se requinquer.

La brume et l'humidité rendent les pierres encore plus glissantes qu'à l'aller. Olinda guide les pas du Québécois dont l'équilibre est fragilisé par les pintes ingurgitées. La jeune mère qui les suit a beau porter ses gamins dans le dos et sur les bras, elle marche

sans jamais trébucher. Sur le seuil de sa porte, elle s'arrête et supplie padre Santiago d'avoir une pensée pour son mari.

– Il est avec Filemon, donc pas d'inquiétude.

– Que Dieu vous entende !

Olinda se sent soudain forte comme la jeune mère, capable de porter le curé sur les derniers mètres et, pour le prouver, le soulève de terre. Il prétexte ses blessures qui pourraient se ré-ouvrir pour exiger qu'elle le relâche immédiatement ! Olinda sautille autour de lui. Surexcitée...

– Si ce que j'ai rêvé cette nuit dit vrai, j'ai déjà vécu dans un presbytère comme le vôtre. Un prêtre m'est apparu, qui parle fort comme vous, mais il est plus vieux, plus costaud. Ce n'est pas mon grand-père, mais il affirme m'aimer comme sa petite fille. Avouez que la coïncidence est troublante.

– Je ne me souviens pas avoir dit que je t'aimais, tente de plaisanter le Québécois qui rêve de couper court à la conversation. À force de valser avec les souvenirs, tu as fini par me donner le vertige. Je vais me coucher.

Olinda fait mine de bouder, le Père l'embrasse sur le front et lui tourne le dos.

– J'aime votre humour, Padre, il me rappelle quelqu'un.

– Je ne veux pas savoir qui... Bonne nuit, ma fille.